

magic

REVUE POP MODERNE

NOUVELLE
FORMULE

DOSSIER

FRANÇAIS LANGUE
POP VIVANTE

GAINSBOURG

La fille, le père

LA CAUTION

Langue à rap

ENQUÊTE

Français ou
anglais: le choix
des songwriters

Avec

REBECCA MANZONI
MICHAEL HEAD
BAXTER DURY
R.E.M.
MARQUIS DE SADE

DAHO
PAPE DE LA POP

L 16421 - 207 - F: 8,00 € - RD





DOSSIER SPÉCIAL

LANGUE

POP

VIVANTE

Ce sont deux des albums les plus passionnants de l'automne. Avec *Blitz*, Étienne Daho fait paraître un disque qui le conforte comme la grande figure d'une pop écrite en français et capable d'épouser la musicalité des musiques anglo-saxonnes. Avec *Rest*, Charlotte Gainsbourg chante pour la première fois en français et en anglais, choix calibré sur ses émotions intimes. Comment marier le français avec l'esthétique de la pop ? Pourquoi lui préférer l'anglais ? Au nom de quoi un artiste utilise-t-il les deux ? Il était temps d'ouvrir le dossier, qui dicte les trajectoires de nos artistes préférés et pas mal de leurs nuits blanches.

DOSSIER COORDONNÉ PAR CÉDRIC ROUQUETTE

DOSSIER SPÉCIAL

Q

a marche à tous les coups. Si vous ne connaissez pas le compte Instagram frenchifmysong, jetez-vous sur ce monstrueux espace de second degré à chaque fois qu'il sera nécessaire d'alléger votre journée. Une certaine Katherine Mengardon a pris l'habitude de détourner des pochettes de classiques de l'histoire du rock en "francisant" le nom de l'interprète et du disque. Pour ne prendre que des exemples d'albums mentionnés dans ce numéro, "Automatic for the people" devient "Automatique pour les gens", "The Queen is Dead" des "Smiths" devient "La Reine est morte" par "les Lefèvre", "Pacific Street" des "Pale Fountains" se mue en "Rue Pacifique" des "Fontaines Pâles" et "What's the story (morning glory)" d'Oasis se transforme en "C'est quoi l'histoire (matin de gloire)". Ce serait moins drôle si les visuels n'étaient pas exactement ceux des originaux. C'est bien vu, fin, participatif (envoyez-lui votre pochette à détourner) et authentiquement hilarant. Ce compte Instagram n'a pas de message. Mais il entretient malgré lui cette petite voix qui sommeille en chacun d'entre nous : seul l'anglais est vraiment cool, seul l'anglais sait faire sonner la pop, seul l'anglais est digne de la grammaire rock. L'exercice de l'écriture des textes en français sur les esthétiques musicales dérivées des Kings, du Velvet Underground du Clash ou de David Bowie constitue au mieux une charge mentale très forte, au pire une torture cérébrale, pour les auteurs français qui ont décidé d'exprimer

leurs émotions intimes dans leur langue natale. Étienne Daho le confirme dans le long et passionnant entretien réalisé par Matthieu Chauveau pour ces pages. Sauf qu'Étienne Daho est la figure tutélaire, avec Serge Gainsbourg et Alain Bashung, des artistes qui ont su transformer, au fil des décennies, le français en langue pop légitime, magnifique et aussi évocatrice que sa grande sœur mondialisée. Il a fallu un mélange de patience, de travail, d'amour de la langue, de compromis aussi, mais surtout d'intelligence mélodique pour parvenir à décomplexer la scène pop française avec son expression écrite et chantée. Cette scène est aujourd'hui un espace de créativité où cohabitent d'extraordinaires plasticiens de la langue française (Daho mais aussi Matthieu Boogaerts ou Bertrand Belin), de redoutables faiseurs de pop en anglais A.O.C. (Xavier Boyer) et des musiciens libres de vaquer à leurs inspirations de verbe en verbe (O, Standed Horse). Pourquoi choisir d'écrire en français ou en anglais ? Charlotte Gainsbourg, qui fait pour la première fois cohabiter les deux sur son *Rest*, apporte la réponse avec une vingtaine d'autres artistes et directeurs de labels dans les 40 pages que nous consacrons à ce dossier. *Please enjoy your reading.* CR



RENCONTRE

ÉTIENNE DAHO

FRANÇAIS DE LONDRES

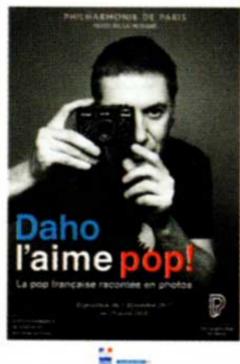
ENTRETIEN MATTHIEU CHAUVÉAU
PHOTOGRAPHIES JULIEN BOURGEOIS POUR *MAGIC*



**“J’AI DE LA CHANCE. LE DESTIN ME MET
SOUVENT EN LIEN AVEC DES GENS QUI VONT
ACCOMPAGNER MES PROJETS.”**

Repères

- **1979**
Première apparition sur scène, en groupe, aux Transmusicales de Rennes
- **1981**
Premier album, *Mythomane*, avec Marquis de Sade et Jacno et premier single, *Il ne dira pas*
- **1984**
Deuxième album, *La Notte, la notte*, futur disque de platine
- **1991**
Sixième album, *Paris Ailleurs*, disque de platine, meilleure vente en carrière, tournée internationale dans 14 pays
- **1996**
Huitième album, *Eden*, enregistré à Londres, disque d'or
- **2000**
Neuvième album, *Corps et Armes*, n°1 des ventes en France
- **2017**
Quatorzième album *Blitz*, biographie augmentée de Christophe Conte, livre *Avant la vague*, expo "Daho l'aime pop" à la Philharmonie.



DAHO, COMMISSAIRE D'EXPOSITION

Prolongement idéal du magazine que vous tenez entre vos mains, la pop française s'expose en photos à partir de décembre, pendant cinq mois à la Philharmonie de Paris. C'est un itinéraire totalement subjectif, puisque imaginé par Dahho lui-même, d'ordinaire plus prompt à citer ses influences anglo-saxonnes qu'hexagonales. Y seront exposées des photos d'artistes que le chanteur place dans son panthéon personnel, des années 50 à aujourd'hui. Les raisons de ses choix seront audibles à travers sa voix reconnaissable entre mille : un casque est distribué à chaque visiteur.

Daho l'aime pop, du 5 décembre 2017 au 29 avril 2018 à la Philharmonie de Paris.

Vous vous amusez, tout au long de l'album, avec des structures et des mélodies parfois complexes. Vous revendiquez l'influence de Syd Barrett...

En fait, le personnage m'a inspiré plus que la musique, même si je suis un fan de la première heure de Barrett. J'ai appris totalement par hasard, en lisant une biographie qu'on m'avait offerte, que l'appart' où avait été prise la photo de l'album *The Madcap Laughs* était juste à côté de celui que je louais. Ce jour-là, j'avais la grippe, j'étais au bout du rouleau. Je suis quand même descendu dans la rue pour trouver l'endroit. J'ai vu les fenêtres et j'ai un peu rodé autour de la maison. Je suis fasciné par les lieux, par les murs, au moins autant que par les gens.... Un jour je suis tombé sur Duggie Fields, qui était le colocataire de Barrett à l'époque, au bar d'un café juste à côté. Il est tel qu'on s'imagine un Anglais excentrique : avec des vestes de couleurs vives et des badges énormes. Je l'adore. Il m'a invité à venir dans ce lieu presque saint. Parce que soyons clair, Syd Barrett, c'est Dieu pour moi! (Rire.) Il m'a laissé dans la chambre de Syd pendant une demi-heure. Ça m'a beaucoup ému. C'est ici qu'il a été si malheureux et qu'il a composé les chansons de ses deux albums solo en 1970. Barrett interrogeait sur la pureté et sur la vulnérabilité qu'on a tous en nous. Peu après, il retournait vivre chez sa mère à Cambridge... Le lieu m'a inspiré plusieurs chansons, en particulier *Chambre 29* et *Les Cordages de la nuit*. Je suis rentré chez moi et j'ai tout enregistré. Tout à coup, ça fusait dans tous les sens. Plus tard, la sœur de Barrett nous a invités, Duggie et moi, à Cambridge. Je me suis retrouvé au premier rang de la célébration de sa musique par un orchestre classique, avec ses frères et sœurs. J'ai eu l'impression que je ne pouvais plus lui échapper. Chaque chose me ramenait à lui. Je me suis laissé faire.

La chanson *Le Jardin* évoque avec de subtiles métaphores la disparition de votre sœur. On est loin de *Boulevard des Capucines* (2007), beaucoup plus direct, qui était dédié à votre père. Votre écriture semble avoir évolué ces dernières années, vers des textes moins personnels, plus abstraits...

Clairement. Avec *Boulevard des Capucines*, j'ai eu la sensation de clore quelque chose, de ne plus du tout avoir envie de tourner autour de mon histoire. Je me souviens du moment où j'ai fini d'écrire cette chanson. J'ai ressenti un soulagement. Je louais une maison à Ibiza et quand j'ai écrit le dernier mot, tout à coup, il s'est mis à pleuvoir, une pluie diluvienne avec le soleil en même temps. C'était dingue. Après, ça m'a gonflé parce que c'était un peu trop personnel. J'ai même regretté de l'avoir mise sur un disque, même si, après coup, on se rend compte que c'est l'histoire de beaucoup de gens qui ont raté leur relation avec leur père. Pour moi, c'est une chanson assez joyeuse sur le pardon. Elle a été prise comme un truc un larmoyant et ça m'a horripilé.

Ce n'était pas ça ! En plus, je viens d'une famille très pudique où on exprime très peu nos sentiments... Avec *Le Jardin*, j'ai voulu faire une chanson très joyeuse, avec une énergie qui emmène vers le haut. Comme une manière de conjurer le chagrin.

Comment écrivez-vous vos textes ? Le français a la réputation d'être une langue difficile à faire sonner...

Quand je le peux, j'essaie d'écrire mes paroles dès que j'ai la musique. Comme mes mélodies sont très anglo-saxonnes, si je n'écris pas en français tout de suite, je suis foutu. Après, je n'arrive plus à retrouver un texte qui sonne aussi bien. Je suis toujours déçu du résultat. Il m'est arrivé plusieurs fois, au cours d'enregistrement d'albums, de caler sur une chanson parce qu'elle m'arrive naturellement en anglais, qui est vraiment la langue idéale pour écrire... Le français est une langue incroyablement belle et riche. Elle permet d'aller vraiment dans le détail de ce qu'on ressent, de s'exprimer d'une manière très précise, mais elle est très complexe rythmiquement. Ce ne sont pas les mêmes appuis, pas les mêmes explosives que l'anglais. Ça rend la tâche plus difficile.

La solution, c'est donc le premier jet ? Et peut-être une certaine légèreté dans l'écriture, à l'inverse de toute une tradition de la chanson française ?

En général, je me fie à la première impression. C'est souvent la musique qui induit le propos. Mais c'est une fausse légèreté. *Il ne dira pas* (1981) par exemple, c'était tout sauf léger ! C'est un catalogue de tout ce dont je ne veux pas parler. De tout ce qui m'a tellement bouleversé, que je ne vais pas en parler. J'ai compris ça très longtemps après... Souvent, on comprend beaucoup plus tard ce qu'on a écrit. C'est étrange. Et aussi il faut se méfier de ce qu'on écrit parce qu'il peut arriver que cela se concrétise dans la réalité! (Rires.)

Pourquoi avoir choisi de chanter en français dès vos débuts, alors que vos références ont toujours été plus anglo-saxonnes et que cette langue est, comme vous le disiez, difficile à faire sonner ?

Cela a été un choix assez radical. Quand j'ai commencé à faire des chansons, vers 14 ans, je ne faisais que des copies de ce que j'aimais : Syd Barrett, le Velvet. Mais une chose m'a vite horripilé dans le rock : l'uniforme, le cloisonnement. Il fallait aimer certains disques et pas d'autres. Moi, je voulais écouter Blondie, Suicide et Television aussi bien que Brigitte Bardot et Françoise Hardy. Je n'avais aucune culpabilité dans mes goûts et dans mes plaisirs. Je ne voulais pas être dans un truc qui me paraissait trop conventionnel. Et parallèlement, Elli et Jacno, Taxi Girl et Marie et les Garçons commençaient à chanter en français. Je trouvais ça

Etienne Daho fait paraître, avec *Blitz*, un disque aussi important et ambitieux que *Pop Satori* et *Eden*, deux pièces clés de son abondante discographie, qu'il considère comme une trilogie. Le pape de la pop à la française contemple, la soixantaine atteinte, une maîtrise de son art à la fois intacte et renouvelée, où s'exposent comme jamais auparavant des influences revendiquées depuis toujours (Barrett, Spector, le Velvet...). Daho, ou l'homme qui a transformé le français en langue pop légitime. Il est célébré cet hiver en disques, livres et avec une expo à la Philharmonie.

Avec votre premier single, *Les Flocons de l'été*, aviez-vous conscience de mettre les auditeurs sur une fausse piste ?

Bien sûr. C'est vrai que ce titre a quelque chose de très immédiat, qui n'est sans doute pas représentatif du reste de l'album. Pour moi, *Blitz* est comme le dernier volet d'une trilogie, après *Pop Satori* (1986) et *Eden* (1996). Ces trois albums ont un peu le même état d'esprit. Ils ont été imaginés dans un esprit de liberté, d'essai pour inventer quelque chose. Ils ont été faits tous les trois à Londres, un peu au forceps, et contiennent chacun une chanson qui est une fausse piste : *Soudain* dans *Eden*, *Duel au soleil* dans *Pop Satori* et cette chanson dans *Blitz*.

En parlant d'*Eden*, on retrouve le producteur Fabien Waltmann aux crédits.

Fabien avait beaucoup contribué à *Eden*, qui a toujours été mon album préféré. Quand j'ai commencé à travailler sur *Blitz*, je louais un appartement à Londres. C'est Elli Medeiros qui m'a donné l'idée de recontacter Fabien. J'ai trouvé que c'était une super idée. On a passé un après-midi ensemble et on s'est dit qu'on allait faire une tentative. Le titre *Voodoo Voodoo* est arrivé tout de suite. J'avais ultra-briefé Fabien sur le fait que j'étais tombé fou amoureux du groupe américain Unloved (ndlr. auteur de l'album *Guilty of Love* en 2016). Ils ont ce côté *wall of sound* et *girls group* des sixties que j'ai toujours aimé, avec en même temps une approche très contemporaine. J'avais envie d'attraper ça dans un album, je tournais autour depuis longtemps. D'une manière générale, j'aime bien avoir un cadre sonore avant de commencer un disque, tout en sachant qu'on part avec des idées et, qu'au bout du compte, ça évolue toujours.

Unloved est crédité sur deux chansons, mais on ressent l'influence du groupe sur tout l'album. Comment s'est passée la rencontre ?

J'ai de la chance. Le destin me met souvent en lien avec des gens qui vont accompagner mes projets. Il y a des choses que je provoque et qui se font facilement. D'autres qui manquent de ne pas se faire, mais qui au final se font quand même. Les Unloved faisaient un DJ set à Shoreditch, dans le magasin Rough Trade. J'ai traversé Londres pour les voir. Ce soir-là, n'y avait ni taxi, ni métro. Je suis arrivé avec une heure de retard et il y avait 300 personnes. Impossible de rentrer. J'ai attendu un peu, j'en ai eu marre. J'avais essayé, tant pis ! Au moment où je pars, je butte dans David Holmes, qui a créé le groupe. Il y avait une probabilité infime que je tombe sur lui comme ça. On a échangé nos mails. De fil en aiguille, on a fini par se voir. Ça a été une vraie belle rencontre. Lui, Keefus Ciancia et Jade Vincent, vraiment je les aime. Je les ai tout de suite sentis faire partie de ma famille.

En parlant de Unloved, le titre *The Deep End* est-il un clin d'œil à *Deep End* de Jerzy Skolimowski (1970), un film facile à associer à votre univers pour son côté *swinging London*, nocturne et dandy ?

Mais pas du tout. C'est ça qui est génial ! C'est mon film préféré, celui qui m'a le plus retourné. Un film qui interroge sur la pureté, sur l'idéal. Je l'avais vu ado. Et je l'ai revu quand il est ressorti. À l'époque, j'étais tombé nez à nez avec l'acteur John Moulder-Brown dans la rue. J'ai dû passer pour un dingue parce que je lui ai dit : "Vous m'avez aidé à devenir moi". Mais c'est vrai ! Je me suis complètement identifié au personnage de Mike. Quand Jade m'a amené à cette chanson qui s'appelle *The Deep End*, j'ai pensé qu'elle en savait beaucoup plus sur moi que prévu. (Sourire.) Mais elle a avoué qu'elle ne connaissait pas du tout le film. Je l'ai amenée dans un magasin de DVD et lui ai acheté. Elle a adoré.

Dans le genre cinématographique, *Les Filles du canyon*, le morceau d'ouverture, est surprenant. Il a un côté presque gothique...

Ah ! (Sourire.) Cette chanson, c'est une sorte de cavalcade avec une suite d'accords assez complexe, que j'adore. J'ai mis un temps fou à trouver la mélodie idéale pour entrer dedans. C'est peut être un peu gothique, je n'en ai pas la moindre idée. Moi-même je ne sais pas ce que c'est que cette chanson ! (Rires.) Je voulais quelque chose de puissant pour rentrer dans le disque. Un rideau s'ouvre et tout à coup, le film démarre. C'est effectivement assez cinématographique, avec une poésie un peu foutraque. Il y a de grands espaces vides, le sang qui sèche au soleil...

Le morceau *Après le Blitz*, en duo avec Flavien Berger, est aussi une vraie épopée. Comment l'avez-vous imaginé ?

Comme quelque chose qui se déploie. Une suite en plusieurs actes. L'intro, ça se passe à Londres ou dans n'importe quelle ville de la planète où tout aurait été rasé. Il y a ce bar dans Soho où un vieux mec joue du piano avec un répertoire absolument incroyable. Ça va des Bee Gees à Beyoncé et tout le monde chante à pleins poumons. J'y étais un soir avec des amis, on avait pas mal bu. J'ai enregistré l'ambiance du bar et je l'ai mise dans l'intro. Ensuite, il y a une partie très tribale avec des gros toms, puis l'arrivée du chant des anges avec Flavien Berger, et enfin une partie discoïde pour terminer. C'était intéressant de faire une chanson comme ça, construite sur toujours plus ou moins la même mélodie, mais avec des accords et des rythmiques qui varient.



cool d'essayer, de tenter de retrouver ma propre culture française. Sinon, j'aurais juste reproduit ce que j'écoutais. J'étais aussi assez intéressé par les yéyés, qu'on redécouvrait à l'époque. Il y avait le charme de la simplicité, qui pouvait être un peu cynique en même temps. (Sourire.) Mon premier album est néo-yéyé d'une certaine manière. Même s'il est fait avec Jacno et Marquis de Sade. Ce sont des chansons qui dataient de mon adolescence, donc les textes sont un peu "teenage".

D'où le qualificatif de chanteur pop ?

Au début quand je vendais trois disques, c'était surtout underground. Quand ça a commencé à marcher, c'était vraiment la définition de la pop. J'aime bien cette citation d'Hubert Artus : "La pop, c'est un mouvement de la marge vers le centre". Comme il fallait me définir, je me suis auto-défini comme un chanteur pop alors que la pop à l'époque, c'était un peu flou. Ça l'est toujours d'ailleurs. Il n'y a pas de définition définitive. C'est d'ailleurs pour ça que le mot me convient tout à fait. La pop, c'est une ouverture maximum. Tout est permis.

Quel regard portez-vous sur la scène française actuelle, qui se réapproprie le chant en français ?

Je la trouve géniale parce qu'elle est décomplexée. C'est peut-être grâce à Internet, qui a permis d'écouter plein de choses à la fois, aussi bien Véronique Sanson que The Stooges. On revient à une absolue liberté d'écouter plein de trucs, que l'artiste passe à la moulinette de sa sensibilité pour en faire quelque chose de neuf. Parallèlement, le rap et l'électro sont devenus la variété d'aujourd'hui. La pop est dans la marge. J'aime bien cette idée, parce que tout d'un coup, il y a plein de faux tubes.

Des chansons absolument démentes qui pourraient être de gros tubes s'ils étaient plus relayés par la radio : des titres d'Aline, Lescop, François and the Atlas Mountains et beaucoup d'autres... C'est en quelque sorte un retour à nos débuts. Elli et Jacno, c'était aussi des faux tubes, comme mes premiers titres d'une certaine manière. Tout le monde me rabat les oreilles avec *Week-end à Rome*. C'est très étrange. C'est une chanson qui reste, qui est comme une définition de ce que je suis mais ce n'est pas la meilleure, ni celle qui a le mieux marché...

De ces jeunes pousses de la scène française, on en retrouve deux dans *Blitz: Calypso Valois et Flavien Berger...*

Oui. Calypso (ndlr. fille d'Elli et Jacno), j'ai une relation particulière avec elle. Je la promenais en poussette quand elle était bébé! Maintenant, c'est une femme... C'est la famille. J'aime travailler en famille. Comme je ne vois que des gens avec lesquels je travaille, autant que ces gens soient des amis! Flavien, je l'ai rencontré au Midi festival en 2016. J'avais photographié tous les artistes programmés. Il faisait 600 degrés, je lui ai demandé d'enlever son tee-shirt. J'ai mis un ventilateur et tout à coup il y a eu un truc très christique. J'ai vraiment vu le charisme de ce mec. Il envoyait un truc très très fort. Le soir même, je l'ai vu sur scène et j'ai été vraiment bluffé. On s'est ensuite retrouvé pour la couv' d'un magazine. Le journaliste nous a demandé : "Vous n'avez jamais travaillé ensemble?" On lui a répondu : "Non, mais on va le faire!" Donc je l'ai invité à partager le chant des anges dans *Blitz*, qui est une chanson très dark et très joyeuse en même temps. Avec la sensation d'un danger imminent mais la volonté d'être léger et dressé face à celui-ci. C'est la phrase clé de ce disque : "dressé face au danger".

On peut aussi retenir la dernière : "Nous allons voyager léger"...

Aussi. Il y a pas mal de mythologie, de dieux dans cet album. Et beaucoup d'images. Ça commence avec les dionysiaques et les ménades dans *Les Filles du canyon*. Et ça se termine avec l'Apocalypse de Saint-Jean dans *Nocturne...* Plus globalement, *Blitz* est un disque de résistance et de jeunesse, la jeunesse du cœur. Je sais que j'ai 60 ans passés, mais ça ne m'effleure pas du tout. Je vis comme un jeune homme. Ok, mon visage a changé, mais je n'y pense pas, du moment que j'ai la vitalité, la santé, la curiosité et le goût de faire les choses. J'ai remarqué seulement après coup cette récurrence du thème de la jeunesse. C'est aussi un disque de résistance à la facilité, à la fausse communication. J'en ai marre de tous ces SMS, de tous ces émoticônes qui ne veulent rien dire, qui créent des confusions dans les relations entre les gens.

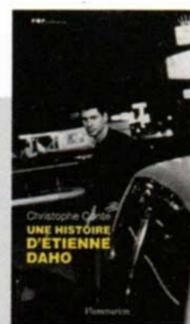
Votre actualité c'est aussi l'exposition "Daho l'aime pop" à la Philharmonie en décembre, où vous préférez parler des autres artistes que de vous-même.

Oui, je parle de ma pop française à moi. Ce n'est pas du tout un catalogue. C'est entièrement subjectif. Je fais donc des coupes franches. Il y a de grands absents. Des gens très connus mais qui ne m'ont pas inspiré. Il y a aussi des gens que j'aurais aimé mettre. Mais raconter 70 ans de pop française en 200 photos, c'est très court. Je suis une sorte de guide narrateur. Le visiteur arrive, on lui met un casque et je lui parle dans l'oreille. Je lui dis ce que c'est que la pop française pour moi, de Charles Trenet à Catastrophe. Je trouvais ça intéressant de parler de la musique française de cette manière. Le choix des photos et des extraits y fait beaucoup.

DAHO, SA BIO, SES PHOTOS

"Etienne Daho est né le 18 décembre 1980, à l'âge de 24 ans, sur la scène qui accueille la seconde édition des *Transmusicales de Rennes*." C'est avec ces mots - et ce concert mythique - que Christophe Conte débute sa biographie, initialement éditée en 2008 et agrémentée de trois chapitres pour la sortie de *Blitz*. Une brillante idée. D'abord car elle replonge le lecteur dans le contexte de l'apparition surprise de Daho dans le paysage musical hexagonal du début des années 80, OVNI pop dont personne ne savait exactement d'où il venait, jusqu'à ses plus proches amis. Ensuite parce qu'elle annonce la couleur des 360 pages à venir, plus portées sur la description minutieuse de la manière de travailler - faite de visions esthétiques précises, de collaborations multiples choisies avec soin - que sur l'intimité de l'auteur d'*Il ne dira pas*, réputé pour son extrême pudeur. Bien sûr, le journaliste aux *Inrockuptibles* n'omet pas l'enfance dans une Algérie à feu et à sang. Bien sûr, le livre est parcouru de témoignages de proches,

mais toujours dans le but de mettre en perspective la trajectoire artistique du chanteur. Cette discrétion permet, paradoxalement, de percer au mieux le "mystère Daho", dont il est question en introduction. Au fil des pages se dévoile un artiste total, en ce sens que sa vie entière semble dédiée à ses chansons. Les amis sont souvent des collaborateurs professionnels, musiciens ou pas. Les rencontres inopinées (avec l'ancien colocataire de Syd Barrett à Londres, avec une mannequin posant pour un magazine érotique à Ibiza, avec une actrice française mythique partageant une passion commune pour Jean Genet... pour citer les chapitres inédits) donnent des idées de disques. En cela, *Avant la vague*, le livre photo qui sort parallèlement, en cet automne décidément Dahophile, constitue le parfait prolongement à la bio "autorisée" du chanteur. Mis en page avec le même perfectionnisme qu'une pochette de disque de l'icône pop, le beau livre présente des clichés rares du photographe Pierre René-Worms, pris entre 1978 et 1981. S'y mélangent des images du jeune Rennais au travail - Jacno et surtout Elli jamais bien loin -, des photos de soirées prises sur le vif, comme



des étudiants en Beaux-Arts fêtards en posteraient aujourd'hui sur un Tumblr, ainsi qu'un superbe texte signé d'une complice noctambule de l'époque. Sylvie Coma nous replonge en une poignée de pages dans le mode de vie à la fois hédoniste et viscéralement créatif de celui qui ne chante pas encore *Sortir ce soir* mais le vit quotidiennement. On trouve enfin, dans *Avant la vague*, de précieux documents, comme cette cassette démo à la pochette bricolée signée "Etienne Daho Jr". Et pour connaître l'histoire de l'icône, on ouvre la bible de Conte.

Matthieu Chauveau

Daho, Christophe Conte (Flammarion, 2018)
Avant la vague, Étienne Daho 78-81 (RVB Books, 2018)

“COMME MES MÉLODIES SONT TRÈS ANGLO-SAXONNES, SI JE N'ÉCRIS PAS EN FRANÇAIS TOUT DE SUITE, JE SUIS FOUTU.”



ETIENNE DAHO

BLITZ

(VIRGIN / UNIVERSAL) - 17/11/ 2017

• Chronique page 42

Ça rend l'ensemble très contemporain. Ça montre comment tout ça se déploie, comment les choses arrivent, qu'il existe une sorte de logique, que des gens font basculer les choses. Ça permet de mettre la lumière sur eux.

Dans cette expo, il y a aussi un espace avec des photos prises par vous...

Oui. On l'a appelé Daho Lab. Je prends des photos depuis que j'ai 11 ans. Je ne suis pas un photographe professionnel, mais un amateur, dans le sens "qui aime". Moi-même, je déteste être pris en photo. Je préfère être derrière l'appareil et le fait que je sois musicien crée souvent une connivence avec les artistes. Dans cet espace, on retrouvera notamment des photos des jeunes pousses de la pop française dont on parlait tout à l'heure : Flavien Berger, La Femme, Lescop, Lou Doillon, Calypso Valois...

Jeunes pousses de la pop, comme vous l'étiez il y a presque 40 ans. Le livre *Avant la vague, Daho 78-81*, dédié à vos premières années, rend-il justice à votre début de carrière ?

Oui c'est un livre important pour moi. Il sort chez des petits éditeurs d'arts géniaux, RBV Books. Le livre capture le moment où ça commence. Il se termine quand je suis au lycée et que je commence à faire des chansons, en studio avec Jacno et Marquis de Sade. C'est un moment très limité où les choses se fabriquent. Ils ont retrouvé des trucs dingues, des documents absolument inouïs. La plupart des photos sont de Pierre René-Worms, que j'avais rencontré aux Trans et qui me shootait absolument partout. Je n'aimais déjà pas trop être photographié. C'était presque comme un vol quelque part, mais je suis hyper content d'avoir ces images aujourd'hui. Le texte est de Sylvie Coma, une fille qui était très proche de moi, qui m'avait accompagné quand je démarchais les maisons de disque avec une pauvre cassette enregistrée avec

Richard Dumas à la guitare. On se faisait jeter ! Elle a vraiment un *insight* de ma vie à Rennes et de la vie dissolue qu'on avait. C'est très drôle et très précis. Je crois que c'est le texte le plus authentique que j'ai jamais lu sur moi.

La reformation éphémère de Marquis de Sade à Rennes, à laquelle vous avez récemment assisté, a dû vous replonger dans cette époque...

C'était très bien. Je ne suis pas du tout un homme nostalgique. Le passé, même s'il était très bien, est par définition mort pour moi. Fini. J'ai trouvé le concert très contemporain, sans aucune nostalgie. Il y avait beaucoup de gens que je n'avais pas vus depuis 1500 ans, dont certains que je ne n'ai pas reconnus ! Il y avait un truc très apaisé. Ça jouait vraiment bien. Philippe Pascal est d'un charisme renversant. Il est extraordinairement beau. Je l'ai photographié, d'ailleurs.

